

L'Alberta autophage. Identités, mythes et discours du pétrole dans l'Ouest canadien, de Dominique Perron, Calgary, University of Calgary Press, 2013, 377 p.

Jérôme Melançon

Volume 34, Number 2, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1032513ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1032513ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Melançon, J. (2015). Review of [*L'Alberta autophage. Identités, mythes et discours du pétrole dans l'Ouest canadien*, de Dominique Perron, Calgary, University of Calgary Press, 2013, 377 p.] *Politique et Sociétés*, 34(2), 116–118. <https://doi.org/10.7202/1032513ar>

Par contre, en puisant en grande partie ses données à partir de l'étude d'une seule communauté autochtone, l'auteur n'arrive pas tout à fait à convaincre le lecteur que ce qu'il observe à Standing Rock peut se déployer à l'échelle des États-Unis. La généralisation est parfois laborieuse et peine à certains endroits à aller au-delà de l'anecdote et de l'histoire individuelle. Les processus généraux sont parfois difficiles à percevoir à travers les données que Thomas Grillot présente. Par ailleurs, si le cas ainsi que les conclusions que l'auteur tire de son analyse sont pertinents et intéressants, le lecteur restera sur sa faim quant au positionnement de cet ouvrage dans le corpus des études autochtones. Même si l'on se doute que le sujet traité dans le livre a été peu abordé ailleurs, il aurait été intéressant de présenter, au premier chapitre, une revue de littérature plus complète. Malgré ces limites, le lecteur intéressé par les liens qui se tissent aux États-Unis entre patriotisme et revendications autochtones trouvera dans ce livre facilement de quoi nourrir sa réflexion.

Nicolas Houde

Département de science politique,
Université du Québec à Montréal
houde.nicolas@uqam.ca

L'Alberta autophage. Identités, mythes et discours du pétrole dans l'Ouest canadien, de Dominique Perron, Calgary, University of Calgary Press, 2013, 377 p.

L'Alberta a traversé au fil des dix dernières années deux périodes de changements importants. En 2006 a pris fin le règne de Ralph Klein et, avec lui, une proximité explicitement acceptée entre le gouvernement et l'industrie pétrolière. L'accession d'Ed Stelmach au poste de premier ministre lui a permis de remettre en question cette proximité : après que Stelmach ait suggéré que les Albertains ne reçoivent pas leur juste part (épisode de la Commission de revue des redevances), l'industrie pétrolière s'est retournée contre son Parti progressiste-conservateur et a lancé des attaques contre la province même

sous la forme de menaces, d'insultes et de chantage. Immédiatement après ces revirements, la crise économique de 2008 a créé une chute du prix du pétrole brut qui, elle, a forcé les Albertains à revoir l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes comme des cow-boys triomphants et celle de leur province comme une superhéroïne à même de sauver un Canada ingrat. Le paysage politique de la province s'est transformé en raison de la fin d'une prospérité certaine ainsi que la fin de cette osmose pacifique identifiant la province et ses habitants, comme possesseurs des ressources, aux compagnies pétrolières. Il en résulte que les politologues et les analystes albertains cherchent encore à comprendre le nouveau visage de la province.

Développant cette trame narrative, Dominique Perron nous offre une analyse des discours publics et médiatiques en Alberta pendant la période de 2005 à 2008, surtout à Calgary, ce qui se justifie étant donné la concentration du monde des affaires dans cette capitale financière. Son analyse s'étend jusqu'aux débuts de l'époque moderne de la province pour inclure l'arrivée de Peter Lougheed au pouvoir et la construction de l'identité et de l'idéologie qui sont désormais remises en question. Par cette analyse, Perron offre enfin un document matériel et exhaustif qui témoigne des attitudes déjà évidentes, entendues et perçues un peu partout en Alberta.

Ce livre décrit successivement la décanadianisation de l'identité albertaine, qui exige toutefois des concessions répétées au Canada et à son identité, renforçant l'aliénation de la province ; les discours de justification des richesses et la grammaire de leur possession ; les refus du discours et les évitements du débat ; l'effacement du pouvoir politique au profit du marché et des entreprises ; la nationalisation symbolique et le sens de l'expression « ressource naturelle » (l'auteure accomplissant ici de véritables tours de force) ; les difficultés des discours environnementaux ; et la nécessité des discours de prédictions économiques devant la vulnérabilité face à un avenir imprévisible. Surtout, Perron s'attache à montrer ce qui a trait au dicible et à l'indicible, et donc ce

qui ne peut être pensé ou même exprimé en Alberta, donnant une nouvelle figure et une explication plus satisfaisante des blocages idéologiques de la province que ne peuvent le faire les notions habituelles de tabou, de fausse conscience ou de dévotion aux intérêts économiques. Évitant donc le recours à la notion toujours plus englobante de «néolibéralisme», Perron enrichit notre connaissance de la vie économique conçue comme étant humaine et à plusieurs facettes, plutôt que comme financière.

Les lecteurs du Québec seront frappés d'abord par la proximité entre les rapports identitaires des deux provinces à leurs ressources énergétiques: au fil du livre, Perron compare l'Alberta au Québec décrit dans son ouvrage précédent, *Le nouveau roman de l'énergie nationale* (Presses universitaires de Calgary, 2006), et établit des parallèles entre leur conception et leurs relations avec ce que chaque province se représente comme étant le reste du Canada. Ces lecteurs seront aussi peut-être surpris d'apprendre que, par le biais de la Caisse de dépôt et de placement du Québec, ils sont propriétaires d'une bonne partie du centre-ville et des centres commerciaux de Calgary et de la richesse de la province. Perron leur adresse par ailleurs sa conclusion, faisant une comparaison directe entre les provinces au sujet de l'absence de reconnaissance de l'identité provinciale de la part du Canada.

Cela dit, le lectorat visé par *L'Alberta autophage* pose problème, puisque la plupart de ceux qui, selon les termes mêmes du livre, en bénéficieraient le plus, ne lisent pas le français, tandis qu'on ne peut s'attendre à un intérêt déjà vif ou même vivant chez les lecteurs francophones, surtout hors de l'Ouest canadien et encore plus hors du Canada. On pourrait donc souhaiter une meilleure contextualisation pour bien saisir les événements et les acteurs décrits. Une lecture du livre de Jared Wesley, *Code Politics* (University of British Columbia Press, 2011), serait ainsi à recommander pour les lecteurs non albertains, tandis que nous devons espérer vivement une traduction de *L'Alberta autophage* en anglais, car cet ouvrage présente beaucoup plus qu'une

étude de cas. Perron y entraîne vers l'Alberta et met à contribution une tradition théorique et critique selon laquelle *tout* est idéologie. Cette tradition compte avant tout Marc Angenot, mais également Pierre Bourdieu, Roland Barthes, René Girard et Michel Freitag. L'intégration est réussie grâce à leur comparaison implicite aux politiciens Ralph Klein, Donald Getty et Peter Lougheed et aux politicologues Roger Gibbins et Barry Cooper, ou à la juxtaposition de ces derniers aux commentateurs plus à gauche comme Doreen Barrie et Andrew Nikiforuk. Perron porte de la sorte un regard neuf sur la réalité provinciale qui, pour s'y ajuster, lui permet de revoir toute une tradition qui pourra alors mener à de nouvelles vues sur d'autres provinces et d'autres moments idéologiques importants. Il serait d'ailleurs souhaitable qu'une analyse similaire soit menée à propos du Parti Wildrose qui émergea pour s'opposer aux tentatives de transformation du régime pétrolier et qui devint une opposition officielle qui pourra peut-être détrôner le Parti progressiste-conservateur, tentatives décrites dans le livre, où le Parti n'apparaît pas. Perron colore aussi son analyse d'exergues et de références aux Baudelaire, Beaumarchais, Châteaubriand, Hémon, Molière, Racine, Tremblay, Verne et Zola, et même à Milton et à Virgile. Elle provoquera donc peut-être ainsi un rapprochement, ou tout au moins un désir de rapprochement, en montrant comment l'Alberta trouve sa place au sein de traditions discursives plus larges. Ses travaux peuvent d'ailleurs éclairer tant ces traditions que la réalité albertaine contemporaine et leur trouver de nouveaux sens, car bien peu de choses ont changé entre les débats idéologiques de la France du dix-neuvième siècle et ceux de l'Alberta contemporaine.

À travers ses études rigoureuses, précises et ciblées, Perron nous offre une trame narrative qui porte autant sur l'évolution de l'identité albertaine que sur la perte de souveraineté de l'État albertain sur ses ressources naturelles, perte qui pourra se comparer à celles d'autres juridictions pendant la même période. La métaphore de l'autophagie – qui ne se trouve explicitée, trop

brièvement, que vers la fin de la conclusion alors qu'elle aurait pu porter le livre tout entier et lui donner une trame conceptuelle, et autre qu'historique – mènera par ailleurs les lecteurs à repenser leurs rapports personnels et sociaux à l'énergie. Perron pose ainsi la question : quelle est la limite de l'absorption au nom de la croissance des entreprises les unes par les autres ainsi que des ressources matérielles comme financières par celles-ci au détriment des citoyens et de la démocratie ?

Jérôme Melançon

Université de l'Alberta, Campus Augustana
jmelancon@gmail.com

Les sénateurs qui changent le monde. Le président de la Commission du Sénat américain sur les relations extérieures et la politique étrangère des États-Unis après 1945, de Frédérick Gagnon, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, 324 p.

Frédérick Gagnon, professeur au Département de science politique à l'Université du Québec à Montréal, propose, dans son livre *Les sénateurs qui changent le monde*, une analyse raffinée, novatrice et accessible de « l'activité et l'influence » (p. 9) du président de la Commission du Sénat sur les relations extérieures (CSRE) et la politique étrangère américaine depuis 1945. Le premier chapitre est consacré à la méthodologie utilisée par l'auteur et les trois chapitres subséquents consistent en des études de cas de trois présidents de la CSRE : Arthur Vandenberg (Michigan, 1945-1947), J. William Fulbright (Arkansas, 1965-1969) et Jesse Helms (Caroline du Nord, 1995-2001). Au fil de ces trois chapitres, l'auteur décrit « le contexte international dans lequel évolue le sénateur étudié, les traits personnels qui l'incitent à s'imposer dans le débat sur la politique étrangère ainsi que la nature du contexte politique et social correspondant aux périodes étudiées » (p. 12).

Le premier chapitre a plus spécifiquement pour objectif de jeter les bases de la réflexion de l'auteur, qui cherche tout au

long de l'ouvrage à nuancer la thèse selon laquelle « le Congrès joue un rôle secondaire dans la formulation et la conduite de la politique étrangère des États-Unis » (p. 6). Dans la littérature sur le Congrès, et plus précisément sur le rôle du président de la CSRE, « les experts [...] sont la plupart du temps sceptiques quant à la capacité de ce leader de s'imposer dans le débat sur la politique étrangère » (p. 13). Ainsi, pour les incrédules, plusieurs facteurs permettent d'expliquer la perte d'influence de la CSRE depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, comme la montée en puissance de la Commission du Sénat sur les forces armées, « le rôle central du président américain [...] dans les pouvoirs de guerre » et « le manque de leadership de certains présidents de la CSRE » (p. 14-15). Deux faiblesses sont toutefois présentes dans la littérature sur la thèse défendue par les sceptiques en ce qui concerne la définition et la mesure de l'influence du président de la CSRE. Pour combler ces lacunes, l'auteur définit d'abord l'influence (législative et non législative), puis explique comment il compte la mesurer. Gagnon a alors recours à deux indicateurs qui n'avaient pas « encore été utilisés pour étudier le président de la CSRE », soit « l'activité relative » et le « prestige relatif » (p. 21-22). Ceux-ci seront évalués à partir de données recensées dans le *Congressional Quarterly Almanac* et d'articles parus dans le *New York Times* et le *Washington Post*.

Dans le but d'expliquer le dynamisme des sénateurs Vandenberg, Fulbright et Helms lorsqu'ils étaient à la tête de la CSRE, Gagnon utilise un cadre théorique qui intègre trois niveaux d'analyse, c'est-à-dire international, national et individuel, et qui s'inspire de l'approche de l'*American Political Development* (APD). En lien avec ces trois niveaux d'analyse, trois facteurs s'avèrent déterminants dans l'explication de l'activité des trois sénateurs étudiés : la présence d'un « enjeu critique de politique étrangère » les poussant à prendre part au processus décisionnel (international), l'existence d'un « contexte politique et social » particulier favorisant leur dynamisme (national) et le fait qu'ils avaient les